

En hommage à Fernand (juin 2018)

De tout temps, beaucoup cherchent à briller, mais n'éclairent pas grand monde. Fernand, c'est le contraire, il n'avait que faire de briller en société et, pourtant, il en a éclairé plus d'un et plus d'une. Franchement, il était une lumière en ces temps obscurs ! Il suffisait de l'écouter, de le regarder s'exprimer, de le suivre dans ses souvenirs, dans son analyse ; ce que je fis et c'est ainsi que j'ai compris certaines choses par l'histoire des « petits » qui sont parfois plus « grands » que ceux que la grande Histoire retient dans ses manuels. Ce grand monsieur ou ce « petit bonhomme avec ses bretelles » comme le recevaient souvent les lycéens s'imposait à eux en douceur, les subjuguait toujours. Une voix qui transporte un vécu de courage et d'engagement total, ce ne sont pas de vains mots.

Je me souviens du premier rendez-vous avec Fernand Devaux. Cet après-midi-là, Françoise Melin m'avait aimablement accompagné « pour établir le contact ». Quand nous avons quitté l'ascenseur à l'étage de son appartement à Ermont, il nous attendait sur le seuil de sa porte au bout du couloir. Il nous a invités à entrer puis a sorti de son frigidaire une bouteille de champagne. Il nous l'a montrée en disant : « ça ne vous dérange pas ? » Je fus touché. Il faisait chaud, certes, mais je compris la valeur qu'il donnait à notre rencontre. Il connaissait déjà mon travail pour l'avoir apprécié lors de deux premières commémorations. Mais maintenant, nous entrons, dans un nouveau cycle mémoriel, moins généraliste, nous aborderions de plain-pied son histoire et celle de ses camarades de combats... Il relata ses épreuves bien plus souvent à la première personne du pluriel qu'à celle du singulier !

Ainsi, pendant six ans (sans champagne ensuite, mais souvent au milieu de bons repas que nous nous offrons à tour de rôle), Fernand me transmet des informations, des sentiments, des événements, des silences, des phrases mûrement réfléchies, des paroles formulées comme elles viennent, des nœuds dans la gorge, des yeux mouillés, jamais de larmes ; le sens du combat, la lutte acharnée, la résistance prirent toute la place. Au fil de nos entretiens tête à tête se tissait ce qui allait devenir une amitié ; j'en suis très honoré et heureux.

Je ne suis pas venu seul à cet hommage à Fernand. Ont tenu à m'accompagner trois membres de ma Compagnie théâtrale : Fernand rayonnait de sympathie et puis, il faut comprendre que nos comédien-nes ont porté dans leur corps, chaque année, depuis six ans, autour et pendant la Commémoration des interné-es du Camp d'Aincourt, la mémoire, réactivée par leur imagination, de nombreux actes de résistance à l'oppression nazie... Ici, il faut nous entendre : il n'a s'agit, à aucun moment, de réaliser quelque chose pour donner le frisson ou proposer une illusion du type « mesdames et messieurs, ce sera comme si vous y étiez ». Pas d'attitude égocentrée, mais simplement nous nous sommes « donnés corps et âme » pour essayer de comprendre, de ressentir au mieux et au plus juste ce que nous confiait Fernand afin de ne pas trahir son témoignage. Nous voulions redécouvrir, « ré-inventer » (dans le sens « laisser venir au jour ») ce qui a été. Et, ces heures passées auprès de Fernand, en sa compagnie, furent précieuses : il avait vécu cela, il avait survécu, il avait traversé ce temps jusqu'à aujourd'hui, jusqu'à nous et, sa présence physique, traduite par la nôtre, nous permettait non pas de savoir plus ou mieux, mais de ressentir plus et mieux.

Je me souviens : quand j'ai transposé, la première fois, en évocation théâtrale ce qu'il avait vu et vécu durant son internement pour raison politique au Camp d'Aincourt et que la représentation a eu fortement marqué l'éminent auditoire, Fernand est venu me trouver, il a pris ma main dans la sienne et m'a dit : « on peut dire que tu as bien travaillé, mais, maintenant, il faudrait encore raconter la période d'internement des femmes. » Il n'avait pas le compliment facile et tant mieux parce que je ne faisais pas tout cela pour les compliments, seulement, j'étais heureux qu'il me propose de nous remettre déjà au travail !

Je me souviens : j'avais fait enregistrer la lecture par Fernand de la lettre d'adieu d'un de ses copains qui avait été fusillé (Bernard Grinbaum, 20 ans). Je décidais de terminer l'évocation avec cette lettre qui résonnait par la voix d'un témoin, âgé, rescapé lui, mais qui aurait pu être l'auteur d'une semblable lettre, tant leur parcours combatif était proche et les similitudes contextuelles aussi. Avant que ne retentisse la voix de Fernand dans les enceintes, je suis allé le chercher dans l'assemblée et l'ai invité à s'approcher du plateau où nous avions joué. Dès qu'il s'est levé et a fait un ou deux pas, toute l'assemblée réunie s'est levée à son tour, officiels, porte-drapeaux, militaires, fonctionnaires, le tout public et l'a applaudi avec un profond respect et une reconnaissance avouée. En marchant, seul, jusqu'au plateau, Fernand leur faisait signe de cesser et de s'asseoir, tous continuèrent. Alors, il s'assit au bord du plateau où venait d'être remise en actes l'année de ses dix-neuf ans.

Après l'évocation de l'internement des femmes et de quelques enfants à Aincourt, soit un an plus tard, nous décidions en AG de l'Association Mémoire d'Aincourt, dont Fernand était alors Président, de prendre à notre compte le thème du Concours national de la Résistance (pour être au plus près des scolaires) qui, cette année-là, était « la déshumanisation dans l'univers concentrationnaire ». Je mesurais bien le risque artistique et historiographique que comportait la mise en œuvre d'un tel projet. Mais je le pris, car j'entendais régulièrement Fernand nous dire, avec son sourire malicieux, « il faut se dépêcher », et que je comprenais fort bien comme on n'est plus tout jeune, un jour ou l'autre... Et puis, je voulais ne pas craindre de me confronter à cette période et à ces événements extrêmes. Je sentais que l'exploration accomplie jusque-là, que suivre la trace sensible de ces combattants de l'ombre comme ils/elles me l'avaient proposé, m'imposait d'aller jusqu'au bout, de scruter au plus loin leur endurance à leur destin. Je considérais que je devais approcher cela de la même manière que tout le reste en partant de l'homme. Fernand en serait le fil rouge. Je ne raconterais pas « les camps de concentration », mais des hommes et des femmes, les politiques, dans ces camps et surtout, surtout, ce auquel ils et elles tenaient tellement : rappeler à nos consciences que même là-bas, aux enfers, ce fut la Résistance qui fut exemplaire. Je dois ajouter que c'est Fernand, bien entendu, qui m'a donné la force de le faire, qui en fut le guide que j'ai suivi scrupuleusement. À l'issue de la Cérémonie, il vint me voir avec à la boutonnière la fleur que je lui avais offerte, ainsi qu'aux anciens résistants présents, et que j'avais tirée du pot de fleurs qui représentait dans l'évocation le jardin à Auschwitz et il me dit me serrant amicalement la main : « il faut que tu le rejoues ailleurs aussi ». Je compris par ces mots que quelque chose était accompli.

Pour conclure, je veux vous informer que dès la seconde évocation théâtrale réalisée, commandée par Mémoire d'Aincourt, l'Office National des Anciens Combattants au Mont-Valérien en avait eu vent et s'y était intéressé en venant la voir lors d'une reprise dans un lieu culturel de notre territoire. Celle-ci les avait vivement interpellés, car nous y abordions le parcours de jeunes FTP-MOI et du groupe Manouchian (l'Affiche rouge). Après une étude détaillée de mon texte et de sa mise en scène, convaincu, l'ONAC nous a ensuite invités à contribuer par la représentation régulière de cette évocation dans le site même du « parcours des fusillés » au travail de mémoire de ce Haut lieu de la mémoire nationale. Fiers de cet appel et de leur confiance, nous n'avons, par contre, jamais oublié que cette pièce avait pris naissance et avait d'abord trouvé sa force à Aincourt ! Et puis deux internés du Camp d'Aincourt furent fusillés au Mont-Valérien.

« - Fernand, nous allons au Mont-Valérien », « - C'est bien » m'a-t-il répondu et puis il s'est éloigné. J'avais vu dans ses yeux qu'il était content, bien sûr, mais prédominait en lui le pourquoi allait-on au Mont-Valérien en 1941/1944...

Je me souviens, je me souviens... que c'est triste de parler maintenant de cet homme au passé, dans le souvenir, lui aussi désormais. Comme me le dit Nicole Primard, la meilleure manière de rendre hommage à quelqu'un est de continuer dans le sens de son combat, et, par conséquent, pour Fernand, de poursuivre humblement ce qu'il avait entrepris après la guerre : témoigner, débattre, remettre en actes la lutte pour les valeurs de la Résistance, liberté, solidarité, égalité ...

*Bernard Martin Fargier*